

Du voisinage à la communauté?

Andrée Fortin

Volume 6, Number 2 (11), Fall 1988

La reconquête de la ville

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002053ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002053ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fortin, A. (1988). Du voisinage à la communauté? *Cahiers de recherche sociologique*, 6(2), 147–159. <https://doi.org/10.7202/1002053ar>

Du voisinage à la communauté?

Andrée FORTIN

Plutôt que d'analyser les rapports sociaux de domination, d'exploitation ou d'aliénation, les études sociologiques récentes remettent à l'honneur l'intérêt pour la vie quotidienne, les acteurs sociaux, le terrain et l'observation participante¹, elles scrutent la construction du social qui s'y donne à voir à travers diverses pratiques de détournement ou d'émancipation². Comment réagit-on, dans la vie quotidienne, aux effets de la structure sociale? Est-ce que "le système" laisse une marge de manœuvre aux individus ou le soumet-il implacablement à sa logique? Tels sont les problèmes qui animent ces recherches.

La question urbaine devient ainsi celle de la "communauté urbaine". De l'addition de bouts de rue on obtient peut-être une ville, mais de l'addition de quartiers, de "villages en ville"³ qu'obtient-on? Le social qui se construit dans la vie quotidienne se limite-t-il aux frontières de la maisonnée, du quartier, ou les enjambe-t-il pour créer une société urbaine? L'espace, le territoire créent-ils des appartenances, et si oui de quel type? Les différences dans la sociabilité et la vie communautaire se ramènent-elles toutes ultimement à des "sous-cultures" liées au revenu, comme celles que met en évidence Pierre Bourdieu⁴.

La présente réflexion prolonge une recherche sur les réseaux de sociabilité et d'échange informel⁵. L'espace urbain, au départ variable de contrôle, s'est révélé à

¹ C. Bidou, *Les aventuriers du quotidien*, Paris, PUF, 1984; C. Javeau, "La sociologie du quotidien: paradigmes et enjeux", *Revue suisse de sociologie*, vol. 1, 1983, p. 21-36; *Leçons de sociologie*, Paris, Méridiens/Klincksieck, 1986; A. Touraine, *Le retour de l'acteur*, Paris, Fayard, 1984; "Sociologie des quotidiennetés", *Cahiers internationaux de sociologie*, vol.LXXIV, janvier-juin 1983; "Ethnologie urbaine", *Terrain*, no 3, 1984.

² M. De Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1: Arts de faire*, Paris, UGE, 10/18, 1980; J.-P. Dupuis, A. Fortin, G. Gagnon, R. Laplante et M. Rioux, *Les pratiques émancipatoires en milieu populaire*, Québec, IQRC, 1982.

³ M. Young et P. Willmott, *Le village dans la ville*, Paris, Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou, 1983.

⁴ P. Bourdieu, *La distinction*, Paris, Minuit, 1979.

⁵ L'enquête sur le terrain a été conduite en 1984. Dans la constitution de l'échantillon nous avons utilisé une procédure en deux étapes. Tout d'abord nous avons échantillonné douze écoles primaires publiques de la région de Québec (de la communauté urbaine de Québec, plus précisément); puis dans chaque école, nous avons échantillonné des enfants, ce qui nous a permis de remonter jusqu'à leurs parents. Nous avons rencontré la mère dans plus de 80% des cas, quelquefois le père,

l'analyse un élément essentiel structurant ces réseaux. Sans reproduire les résultats de cette enquête, il s'agit ici de cerner quelques questions posées à la dynamique urbaine par l'analyse des réseaux de sociabilité.

1 Réseaux et communautés

D'une manière générale, le réseau est l'ensemble des personnes fréquentées⁶ qu'on répartit en trois sous-groupes: la parenté, les voisins, les amis. Parfois on n'en retient que les personnes "significatives" excluant donc les simples "connaissances" (*acquaintances*) et les membres de la parenté qu'on ne verrait que très occasionnellement; mais il arrive aussi qu'on compte toutes les fréquentations. Nous adopterons ici la définition la plus large du réseau, y incluant les "connaissances", sans oublier cependant que la fréquence des rencontres et l'intensité des liens varient énormément à l'intérieur du réseau⁷. Celui-ci ressemblerait donc à une série de cercles concentriques. Aux réseaux sont invariablement liés des échanges, de biens, de services, d'informations, qui dans les milieux défavorisés marquent souvent la différence entre la misère et la pauvreté⁸.

L'étude des "relations significatives" dans la vie quotidienne dépasse l'étude de la vie de quartier. Dans les mégalofoles, grâce aux moyens de transport et de communication, les lieux de travail, de loisir et de résidence se dissocient de plus en plus. On ne peut plus retenir le quartier pour une unité d'observation pertinente des "relations significatives". Les réseaux sociaux présentent l'avantage de ne pas préjuger du territoire des relations sociales, même si on y revient souvent après

ou les deux. 370 entretiens semi-structurés d'environ une heure furent réalisés. L'analyse des informations recueillies a été faite à deux niveaux: on a d'abord reconstitué les réseaux d'échange des informateurs, puis on a analysé la nature des relations interpersonnelles dans ces réseaux. En effet, une partie des informations recueillies se prêtait bien à la codification et à la quantification, alors qu'une autre permettait d'analyser qualitativement la logique de l'échange et du choix des échangistes. A. Fortin, avec la collaboration de D. Delage, J.-D. Dufour et L. Fortin, *Histoires de familles et de réseaux, la sociabilité au Québec d'hier à demain*, Montréal, Saint-Martin, 1987.

⁶ G. A. Fine et S. Kleinman, "Network and Meaning: an Interactionalist Approach to Structure", *Symbolic Interaction*, vol. 6, no 1, 1983, p. 97-110; A. Degenne, "Un langage pour l'étude des réseaux sociaux", *L'esprit des lieux, localités et changement social en France*, Paris, CNRS, 1986, p. 291-312.

⁷ E. E. Corin, "Manière de vivre, manières de dire", *Questions de culture*, no 6, Québec, IQRC, 1984, p. 157-182.

⁸ A. Fortin et al., *op.cit.*; A. Roberge, "L'échange informel en milieu semi-rural pour faire face à la pauvreté", dans M. Gauthier (dir.), *Les nouveaux visages de la pauvreté*, Québec, IQRC, Coll. Questions de culture, 1987, p. 173-196.

coup. D'après certains auteurs, la tendance serait d'ailleurs à la déterritorialisation des relations dans la "communauté émancipée"⁹.

2 Espaces et réseaux, observations générales

Les études menées par Wellman à Toronto dans le quartier d'East York en 1968 et en 1978 semblent confirmer que les relations sont de plus en plus déterritorialisées et recomposées selon d'autres vecteurs que la parenté¹⁰. Pourtant, ma propre recherche conduite à Québec dans douze quartiers, et qui tenait compte aussi bien des variations socio-économiques que de celles dans la structure du tissu urbain, est loin d'arriver à des conclusions similaires¹¹. La sociabilité québécoise diffère-t-elle de l'ontarienne?

L'enquête québécoise met clairement en évidence, tout d'abord, *l'investissement de l'espace par les parentés*. Dans tous les quartiers centraux ou de banlieue, riches ou pauvres, la majorité des gens ont de la parenté à proximité, à quelques minutes de déplacement (à pied ou en voiture). Les personnes originaires de l'agglomération se retrouvent en plus grand nombre dans leur quartier d'origine. Ce rapport à l'espace ne disparaît que dans la classe la plus instruite. Souvent les études ou les exigences "professionnelles" forcent à s'éloigner de la parenté. En revanche, dans ces cas, on se lie avec des condisciples ou des confrères et consoeurs. Les gens plus instruits — et souvent aussi plus à l'aise — ont donc un réseau plutôt déterritorialisé, ou à plus grande extension géographique; mais cela reste minoritaire. Entretenir des relations à distance coûte cher (voyages, interurbains) et se passer de cet espace d'entraide qu'est un réseau à proximité indique qu'on a les moyens de payer pour des services, du gardiennage aux réparations en tous genres, en passant par les conseils financiers ou psychologiques. En général, ceux qui n'ont pas fait d'études universitaires n'ont à l'extérieur de l'agglomération que de la parenté, pas d'amis; les plus scolarisés pourront avoir les deux. Dans une première approximation, on pourrait dire que les classes inférieure et moyenne ont un réseau territorialisé, contrairement à la classe supérieure, surtout à sa fraction la plus scolarisée.

Deuxième constat: *dans la création de nouveaux réseaux, non basés sur les liens du sang, l'espace joue un rôle primordial*. Rappelons que l'enquête ne portait que sur les familles qui ont des enfants d'âge scolaire. C'est presque inévitablement dans le voisinage, et même dans le voisinage immédiat, qu'on (enfants et parents)

⁹ B. Wellman et B. Leighton, "Réseau, quartier et communauté. Préliminaire à l'étude de la question communautaire", *Espace et Société*, nos 38/39, 1981, p. 111-132.

¹⁰ B. Wellman, "The Community Question: The Intimate Networks of East Yorkers", *American Journal of Sociology*, vol. 84, no 5, 1979, p. 1201-1231.

¹¹ A. Fortin *et al.*, *op. cit.* Plus précisément, le choix des quartiers étudiés reposait sur plusieurs variables: la distance du centre-ville, le revenu moyen des habitants et, pour les banlieues, l'âge du quartier.

se fait de nouveaux amis. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le milieu de travail n'est pas une source importante de nouvelles fréquentations pour les femmes, pourtant de plus en plus nombreuses à travailler à l'extérieur. Même lorsqu'elles y ont d'excellentes relations, les mères, souvent prises avec la double tâche, ne trouvent pas le temps de fréquenter leurs collègues de travail, à moins qu'ils n'habitent tout près. La situation est légèrement différente chez les hommes. En milieu populaire, les compagnons de travail ne franchissent pas le seuil de la demeure sauf s'ils sont apparentés ou voisins. Chez les professionnels par contre, fréquenter les confrères de travail en dehors du travail est souvent une obligation plus ou moins explicite, mais cela ne donne pas nécessairement naissance à des amitiés; la relation reste souvent au stade de la "connaissance" et des rencontres "sociales" (curieusement ce terme désigne les rencontres superficielles).

Troisième constat, qui ne surprendra guère: en ce qui concerne les femmes, souvent *l'espace de la vie quotidienne est balisé, tout comme le temps, d'une foule de contraintes*. Les femmes ont la charge d'accompagner les enfants à la garderie, ou à l'école, et d'aller les y reprendre; elles profitent souvent de l'heure du dîner pour faire quelques courses. Pour elles, l'espace est un trajet entre deux pôles riches de rencontres...et l'un de ces pôles, celui de la maisonnée, l'emporte sur l'autre.

À cet égard, la situation ne diffère pas pour les femmes au foyer: l'espace est balisé, mais ne s'organise qu'autour d'un pôle, celui du voisinage. Quand elles sont seules, elles n'ont habituellement qu'un faible revenu, ce qui limite leurs déplacements et donc l'expansion géographique de leur réseau; pour celles qui vivent en couple, comme le fait de rester au foyer est de plus en plus lié au très jeune âge des enfants (de plus en plus nombreuses sont les mères qui quittent le marché du travail le temps d'un congé de maternité) et comme elles n'ont souvent pas de voiture (l'unique voiture est utilisée par le conjoint pour se rendre à son travail), c'est encore dans le voisinage immédiat qu'elles trouveront leurs fréquentations.

Quatrième constat: *les espaces communautaires sont particulièrement propices à l'éclosion de nouveaux réseaux*. Les coopératives d'habitation en particulier semblent un lieu privilégié pour la formation de réseaux non basés sur la parenté: on y est plus ou moins forcé de rencontrer les voisins et de leur parler, ne serait-ce qu'aux assemblées générales; on repère ainsi des gens avec qui on a à la fois des affinités et un prétexte à rencontre. Aussi bien dans les quartiers centraux qu'en banlieue, toutes les femmes — et quelques hommes — des coopératives de notre échantillon avaient rencontré là au moins "une grande" amie, une "amie de femme"; dans les logements locatifs non coopératifs, on ne repère pas systématiquement d'amie immédiatement voisine.

Dernier constat: malgré la *coexistence de plusieurs réseaux ou types de réseau sur un même territoire, ils ont tendance à s'ignorer mutuellement*. Certains réseaux semblent autosuffisants et peu rattachés à leur quartier: le cas des

coopératives d'habitation, encore une fois, est très clair à cet égard. Dans la coop, tout le monde se connaît, des amitiés se développent, des solidarités se tissent, mais on n'a souvent aucune idée de ce qui se passe de l'autre côté de la rue. La coopérative devient ainsi un village dans le village, un quartier dans le quartier. Certains quartiers sont littéralement "partitionnés" — au sens mathématique du terme — en des sous-communautés qui occupent le même espace, en sauts de puce, mais ne se rencontrent jamais. On y reviendra un peu plus bas.

Il semble donc que, en général, dans le Québec des années quatre-vingt, l'espace demeure un facteur important dans le choix des fréquentations, malgré les efforts de la publicité pour convaincre que "la distance n'a plus d'importance". Il faut voir en cela *contrainte aussi bien que stratégie*. La stratégie consiste à investir l'espace, en cherchant à s'installer près de ses parents et amis. Ce faisant, on obéit à la règle einsteinienne de l'équivalence du temps et de l'espace: il faut réduire au minimum le temps de déplacement. En effet, on évalue toujours la distance en minutes (par exemple: Montréal est à deux heures et demie de Québec; "une telle reste à vingt minutes de chez moi"). Même si les réseaux investissent l'espace urbain et le balisent, ils sont néanmoins aux prises avec des contraintes spatiales. Les réaménagements urbains (démolitions, grands projets de rénovation, autoroutes...) affectent profondément les réseaux qui sont parfois carrément désarticulés ou démantelés, et parfois écartelés entre un ancien quartier en déconiture urbanistique et une nouvelle banlieue¹², avant de finir par déménager ailleurs¹³. Certains quartiers ou fragments de quartier subsistent encore, avec leurs réseaux, grâce à leur situation d'enclave, entre deux autoroutes par exemple.

Le rapport à l'espace révèle toutes ses facettes, ses enjeux et ses contradictions dans le cas de la gentrification, véritable analyseur des rapports entre la sociabilité et l'espace. Ici encore la discussion partira des résultats de la recherche mentionnée sur les réseaux, mais on fera également appel à d'autres études.

3 Le "retour en ville" comme analyseur

Depuis le début des années quatre-vingt, on parle beaucoup du retour en ville de la classe moyenne. On n'abordera pas ici la question de savoir s'il s'agit d'un véritable retour. On sait que souvent la population qui effectue ce retour est relativement jeune et n'a connu la vie de banlieue qu'à l'enfance ou à l'adolescence. D'après Dansereau et Beaudry¹⁴, dans certains vieux quartiers ouvriers, les gentrificateurs ont des racines dans le quartier, ils y ont été élevés. Cela est tout à fait cohérent avec l'investissement de l'espace dont on a parlé plus haut: un revenu

¹² M. Young et P. Willmott, *op.cit.*.

¹³ A. Fortin *et al.*, *op.cit.*.

¹⁴ F. Dansereau et M. Beaudry, "Les mutations de l'espace habité montréalais: 1971-1981", dans S. Langlois et F. Trudel (dir.), *La morphologie sociale en mutation au Québec*, Cahiers de l'ACFAS, no 41, 1986, p. 283-308.

élevé permet de choisir réellement son lieu d'habitation et, le cas échéant, de rénover une maison dans le quartier où on a grandi. Chose certaine, les quartiers centraux connaissent actuellement tout un branle-bas: dans les années soixante, plusieurs étaient abandonnés à la taudification, c'est maintenant le réinvestissement immobilier qui les prend d'assaut. On a parlé de l'apparition d'une "petite bourgeoisie décapante". Qu'est-ce que cela signifie d'un point de vue communautaire, en termes de vie de quartier?

Quand on parle de "reconquête" du centre, il faut se demander par qui. Pour faire image, on pourrait établir un parallèle avec les Blancs en Amérique qui prétendaient conquérir les terres vierges du continent comme si les Amérindiens n'y vivaient pas depuis des millénaires. La "reconquête" commence souvent là où il existe une vie de quartier, dans un quartier "sympa", avec ses petits commerces, ses artisans et surtout ses maisons bon marché, comme le Plateau et Outremont en bas à Montréal, ou Saint-Jean-Baptiste à Québec. Les quartiers centraux étaient déjà dotés de leur population "autochtone", moins fortunée en général et moins instruite que les nouveaux arrivants, comme l'indiquent les données du recensement. Plus décisivement encore que la différence en termes socio-économiques ce qui différencie les deux populations, ce sont les valeurs, les aspirations¹⁵. L'éducation ou le revenu ne sont pas les "variables indépendantes" pouvant expliquer entièrement la différence entre les deux populations. D'autres considérations entrent en jeu qui nous éloignent d'une compréhension en termes de classes sociales ou de catégories socio-économiques.

Parfois les gentrificateurs sont en réalité des gentrificatrices, et de surcroît des professionnelles des secteurs "mous": arts et sciences sociales. Si elles sont plus instruites que la moyenne, elles ne sont pas nécessairement plus riches¹⁶. Tout autant sinon plus discriminantes que les variables habituelles de scolarité ou de revenu, il y a celles de sexe et de situation familiale.

De façon générale, on ne peut plus déduire automatiquement un mode de vie à partir du niveau de vie, comme on le faisait autrefois en parlant de "la culture de la pauvreté". Le revenu individuel non seulement ne prédit pas le mode de vie et les

¹⁵ Ici entrent en jeu des *habitus*, au sens de Bourdieu: ainsi on observe que, toutes variables socio-économiques apparemment égales par ailleurs, certains boivent du café instantané et d'autres de l'express. Mais on retrouve aussi des valeurs proprement dites: certains rejettent la religion catholique ou les rôles sexuels traditionnels. Un des indicateurs les plus intéressants de cela se retrouve dans le nom des enfants, le fait qu'ils soient ou non baptisés et éventuellement le choix des parrains et marraines. D'un côté, on trouve des Marie-Soleil, Boris, Anaïs, etc, qui jouent ensemble, mais jamais avec les Pierre, Nicole, Robert, qui eux aussi jouent ensemble, sans fréquenter l'autre groupe. Cette question des valeurs demande beaucoup de finesse à l'analyse et pour être développée davantage exigerait un autre type d'information que celui que nous avons recueilli.

¹⁶ F. Dansereau et M. Beaudry, article cité.

valeurs, mais ne remplit plus fidèlement son rôle stratificateur dans une société où le double revenu se généralise¹⁷. Prenons l'exemple de trois infirmières: la première "monoparentale", la deuxième mariée avec un ouvrier et la troisième mariée avec un médecin; puis celui d'un professionnel soutien de famille et d'un autre dont l'épouse travaille. L'infirmière mariée à l'ouvrier de la construction gagneront à deux le même revenu que leur voisin, professionnel dont la femme demeure à la maison; valeurs et mode de vie seront-ils les mêmes? Probablement pas. Dans les quartiers centraux où des populations différentes cohabitent, il devient difficile d'avoir une vision claire des choses, en particulier en ce qui concerne la question du rapport à l'espace.

Il faut être prudent dans l'interprétation de ces différences de valeurs. Si parfois c'est un choix de principe, un rejet des valeurs traditionnelles, une retombée de la contre-culture ou une manifestation du mouvement alternatif, plus souvent encore il s'agit d'une rationalisation. Les familles monoparentales, par exemple, auront beau être attachées aux valeurs de la famille traditionnelle, elles vivent autre chose, sont aux prises avec des contraintes de temps, des responsabilités non partagées (aussi bien en ce qui concerne l'éducation des enfants que l'entretien de la maison); elles chercheront ainsi à se rapprocher à la fois de leur lieu de travail, pour réduire le temps de transport, et de personnes pouvant les aider: leur parenté, leurs amis, ou d'autres vivant la même situation avec qui elles pourront échanger des services. Elles n'ont pas le choix: elles doivent innover dans leur mode de vie et dans leurs réseaux. La présence des femmes dans les quartiers centraux et leur action dans différents mouvements et coopératives sont en un sens une réponse à une contrainte, pas nécessairement l'effet d'une démarche consciemment politique et novatrice. La contrainte et la stratégie dans le rapport à l'espace ici sont indissociables.

Revenons aux quartiers populaires d'avant la gentrification; y existait toute une infrastructure communautaire, autour de la paroisse principalement, de la Saint-Vincent-de-Paul au Patro. Mais voilà que survient une nouvelle population qui crée sa propre infrastructure institutionnelle autour des groupes "populaires" — dont souvent le *membership* ne l'est pas tellement: comités de citoyens, comités de défense de tel ou tel espace, comptoirs alimentaires, garderies coopératives et coopératives d'habitation. La prolifération d'organisations coopératives peut être interprétée non seulement au niveau politique et idéologique, à savoir que leur fondateurs ont un projet communautaire, mais aussi au point de vue économique: c'est seulement en se regroupant qu'ils ont les moyens de s'offrir les services et la qualité de vie qu'ils recherchent, autre indice que ces gentrificateurs ne sont pas nécessairement très fortunés. Notre enquête, à l'instar de quelques autres¹⁸ indique

¹⁷ S. Langlois, "L'impact du double revenu sur la structure des besoins des ménages", *Recherches sociographiques*, vol. XIV, no 1, 1982, p. 31-41.

¹⁸ D. Rose, "Un aperçu féministe sur la restructuration de l'emploi et sur la gentrification: le cas de Montréal", *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 31, no 83, 1987, p. 189-204.

que les familles monoparentales, dont le chef est le plus souvent une femme, privilégient l'habitat communautaire: elles sont surreprésentées dans les coopératives, copropriétés et HLM; elles partageront plus volontiers leur appartement avec un(e) colocataire. Les familles monoparentales dirigées par des hommes, plus rares et sur lesquelles il est difficile de raisonner en termes statistiques, semblent avoir le même comportement, ce qui indiquerait une dynamique liée davantage à la situation familiale plus qu'au sexe.

Contraintes et stratégies s'entrecroisent ici. Coopératives et copropriétés sont non seulement une façon économique de se donner un logement de qualité, ce sont aussi des façons communautaires d'habiter (permettant éventuellement des échanges, de l'entraide) et des stratégies d'occupation du quartier, une façon d'éviter la spéculation et la hausse des loyers. Certaines coops ont été créées par des femmes, pour des femmes; Séguin et Villeneuve¹⁹ soulignent bien les enjeux de la présence féminine au centre.

4 Différences ou ressemblances?

Les quartiers périphériques au centre-ville ont depuis longtemps été des bastions de la vie communautaire: on a parlé souvent à leur sujet de villages en ville. Si, au Québec, les sociologues ont peu étudié ces quartiers, contrairement à la tradition de Chicago²⁰, on en trouve une excellente description dans la littérature, par exemple dans les romans de Michel Tremblay ou de Roger Lemelin. Ces villages ont survécu jusque dans les années soixante, et même jusque dans les années quatre-vingt²¹. Dans les quartiers en voie de gentrification, on observe cependant *un dédoublement des réseaux, aussi bien personnels qu'institutionnels*, et donc de la vie de quartier.

Les populations présentes sur le même territoire auront des stratégies d'occupation de l'espace très semblables, malgré des discours et des valeurs différentes: d'un côté, les propriétaires occupants qui louent bien souvent un étage de leur maison à de la parenté ou à des amis: de l'autre, des amis ou parents qui achètent en copropriété, qui mettent sur pied des coopératives d'habitation.

¹⁹ M. Séguin et P. Villeneuve, "Du rapport hommes-femmes au centre de la Haute-Ville de Québec", *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 31, no 83, 1987, p. 189-204.

²⁰ Quoiqu'à Québec le passage d'un sociologue de Chicago, Everett Huges, dans les années 1940, ait donné naissance à quelques travaux de ce genre, non publiés, souvent réalisés par des étudiants, et qu'on peut trouver sur les rayons des bibliothèques de certains professeurs.

²¹ A. Fortin, *et al.*, *op.cit.*

De façon surprenante, les "nouveaux résidents" du centre y ont un réseau de parenté aussi présent que les "autochtones"²². Si parfois, comme le laissent entendre Dansereau et Beaudry²³, les gentrificateurs sont des gens qui ont été élevés dans ces quartiers, ils ne sont pas les seuls dans ce cas: les autres aussi arrivent avec frères et sœurs, cousins et cousines. Le réseau autochtone sera peut-être plus âgé et comprenant toutes les générations, alors que l'autre sera plus "jeune" et plus homogène en termes de groupes d'âge. On ne s'installe pas au hasard dans les quartiers du centre: les filières familiales y semblent tout aussi actives qu'à l'époque du passage du rural à l'urbain²⁴. Ce n'est donc plus à un village en ville qu'on a affaire, mais à deux! Même enracinement dans l'espace, à travers la conquête de pâtés de maisons, de bouts de rue, qu'on occupe avec son réseau de parents ou d'amis.

Entre les deux groupes, au mieux, indifférence polie, au pis affrontement. On s'évite, on ne se voit pas. On a beau fréquenter les mêmes commerces, les mêmes comités d'écoles, ça ne prend pas; même les enfants apprennent très tôt à se reconnaître à l'école. D'ailleurs, l'école est un lieu d'affrontements: quelles valeurs y transmettre? La question n'est peut-être pas nouvelle: ce que nous avons appelé "village assiégé"²⁵ ressemble beaucoup à ce qu'avait observé Caroline F. Ware à Greenwich Village en 1935²⁶.

There is almost no social contact between the "villagers" and the ethnic "locals"; the two groups live side by side under conditions of total anonymity. Indeed one of Ware's most carefully documented observations is that this section of the city is not a social neighborhood in any sense of the term, but instead exists as a series of separate "social worlds", each isolated from the other except under the most unusual circumstances.

One of the distinctive contribution of this study is its picture of segregation through with such utterly different sub-communities can somehow exist side by side. Naturally there are certain points of regular contact, like public schools, settlement houses, and public recreational facilities²⁷.

²² Lors de notre enquête, dans le quartier St-Jean-Baptiste, notre échantillon comprenait 12 sur 17 des familles "autochtones" et 16 sur 19 des "gentrificateurs" ayant de la parenté dans le quartier.

²³ F. Dansereau et M. Beaudry, article cité.

²⁴ G. Bouchard, "La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19e et 20e siècles. Construction d'un modèle", *Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, vol. 40, no 1, 1986, p. 51-71.

²⁵ A. Fortin et al., *op.cit.*

²⁶ C. F. Ware, *Greenwich Village, 1920-1930*, New York, Harper Colophon, 1935.

²⁷ M. Stein, *The Eclipse of Community*, Princeton, Princeton University Press, 1972.

Conflits de classes? Pas vraiment, ou en tout cas pas selon les paramètres classiques; en termes de vie de quartier, les deux types de réseau, celui des autochtones et celui des gentrificateurs, fonctionnent de façon très semblable et sont tous deux étroitement liés à l'espace.

Mais quels que soient les rapports entre la population autochtone et les premiers gentrificateurs, les uns et les autres se voient bientôt expulsés d'un quartier où le prix du logement devient trop élevé. À moyen terme, seuls resteront les propriétaires occupants et ceux qui se seront donné — ou à qui on aura donné — des logements communautaires: coopératives, HLM ou copropriétés, bref ceux qui ont prise légale sur le sol urbain. Le processus de gentrification suit une logique propre. Une fois enclenché, il ne s'arrête pas comme on veut, il y a surenchère de rénovation et reconversion de tous les espaces libres (anciens presbytères, anciennes écoles ou manufactures, parkings). La gentrification connaît ainsi une deuxième vague... et la population d'origine des vieux quartiers autant que les classes moyennes qui s'étaient approprié le terrain au début se déplacent vers d'autres quartiers (à Québec, Limoilou; à Montréal, Rosemont) sous la pression de la spéculation. La deuxième population de gentrificateurs comprend plus de yuppies que la première; chose certaine, il sont plus fortunés.

Cette gentrification de luxe ne se distingue pas de la précédente par le seul revenu; la vie de quartier change également, ou plutôt elle tend à disparaître. Les professionnels ont un réseau davantage déterritorialisé; cela est amplifié par plusieurs autres facteurs: il y a de moins en moins d'enfants — qui sont le ciment des réseaux et souvent le prétexte dans la formation des nouveaux réseaux — et beaucoup de retraités ou de pré-retraités à cause de l'apparition des condominiums. Il s'ensuit un déséquilibre des groupes d'âge. Par ailleurs, un nombre toujours croissant de personnes vivent seules; elles auront tendance à s'installer au centre-ville, dans des logements plus petits que ceux qu'on trouve en général dans les banlieues. Les célibataires et les couples sans enfants miseront davantage sur leurs loisirs et leur travail pour leur sociabilité. Autrement dit, les réseaux dans les quartiers centraux se déterritorialisent de plus en plus, tendanciellement. Le cas extrême est celui des immeubles résidentiels où personne ne se parle et tout le monde craint de se rencontrer dans les ascenseurs, malgré la présence d'une portier qui filtre les visiteurs.

Les personnes qui sont évincées du centre se retrouvent parfois en périphérie. La reconquête du centre-ville par la classe moyenne intellectuelle et la classe aisée se double ainsi de la reconquête de la banlieue par la classe populaire et moyenne "ordinaire"²⁸. On assiste de la sorte à une redivision sociale de l'espace. Les banlieues d'ortoirs sont investies à leur tour par des parentés, des réseaux territorialisés. Quant au centre, devient-il la proie de l'anomie?

²⁸ F. Dansereau et M. Beaudry, article cité; A. Fortin *et al.*, *op.cit.*

5 Anomie au centre?

Essayons de comprendre ce qui se passe au centre. De bout de rue en bout de rue, on trouve des choses différentes. Des espaces très gentrifiés, des poches de résistance de la population autochtone, des habitations "communautaires", où on retrouve une proportion non négligeable de ménages monoparentaux. Les diverses formes d'habitation communautaire, coops, copropriétés et HLM ont consolidé la présence de leurs habitants. Au couple population autochtone et "gentrificateurs" de la première vague se substitue une triade...

On pourrait raffiner encore davantage, car si on peut trouver trois populations, au sens statistique du terme, plus ou moins différenciables à l'aide des variables du recensement comme le revenu ou la profession, d'autres différences, non repérables dans les données mais bel et bien réelles existent et compliquent le portrait: l'existence de sous-cultures n'est pas nouvelle, mais celles-ci deviennent parfois des modes de vie et investissent l'espace à leur tour. Pensons au Village de l'Est à Montréal où s'installent de plus en plus les gais; ils y cohabitent avec les employés de Radio-Canada et de Télé-Métropole, quelques étudiants de l'UQAM et la population "autochtone", sans parler de quelques minorités ethniques. L'existence et la création de sous-cultures, leur rapport à l'espace restent à explorer en détail. Déjà cependant on dispose d'indices sur la concentration de certaines sous-cultures dans des espaces très précis permettant de croire que le phénomène a d'importantes conséquences sur la sociabilité. Dans une coopérative d'une centaine de membres, construite sur un terrain légèrement en pente, on a repéré deux sous-cultures bien différentes mais indiscernables en termes "statistiques": "ceux d'en haut" et "ceux d'en bas", indifférenciables autrement que par les types de loisirs pratiqués (sportifs ou culturels) ou le café consommé (instantané ou express), et relativement indifférentes l'une à l'autre...

Deux, trois, plusieurs populations qui ne se voient littéralement pas. Les liens faibles²⁹ sont souvent ceux du milieu de travail, les amis des amis, les amis de la parenté ou la parenté des amis, et ils ne permettent pas en général le raccord des différents réseaux présents sur le même territoire entre eux. C'est que ces réseaux ne se constituent pas de la même façon et ne jouent pas le même rôle. Le réseau est d'autant plus lié à l'espace, donc à des gens semblables à soi qu'on trouve tout près, qu'on est mal pris: pauvre ou monoparental par exemple. Dans les banlieues c'est la même chose: se créent des "talles de voisins" entre des gens qui n'ont pas de parenté dans l'agglomération, donc qui n'ont pas le choix de se donner ou non des relations d'entraide. Quand on est "riche" on peut s'offrir tous les services, on n'est pas obligé de faire appel à ses amis ou à sa famille; le fait qu'ils habitent plus loin "n'a pas d'importance". Les réseaux proches sont ceux des "défavorisés" ou des marginaux, pas nécessairement en termes de revenu; leur

²⁹ M.Granovetter, "The Strength of Weak Ties: A Network Theory Revisited", dans R. Collins (dir.), *Sociological Theory*, 1983, New York, Jossey-Bass, 1983, p. 201-233.

"handicap" est d'ordre organisationnel, comme les parents seuls qui s'échangeront des services à tour de rôle, à commencer par la garde des enfants.

6 Micro-identités? Micro-appartenances?

Les réseaux, donc la sociabilité et l'échange, aussi bien matériels que symboliques, demeurent liés à l'espace dans le Québec des années quatre-vingt. Cela reste vrai pour la plus grande partie de la population. Proximité affective et effective ou géographique se chevauchent. Cependant l'espace urbain se transforme, et la population non seulement vieillit, mais se repartage l'espace urbain. La ville a toujours été le lieu de la diversité, où coexistaient les différences, mais on peut se demander si un changement qualitatif n'est pas survenu au fil des années. La ville a grandi, s'est étalée grâce aux moyens de transport, en particulier l'automobile, ce qui augmente la ségrégation des espaces. En cherchant à se donner un espace de solidarité ou de convivialité, à se rapprocher des gens avec qui on a des affinités, on multiplie les îlots isolés: des coops pour familles monoparentales, d'autres pour personnes âgées, des quartiers où sont surreprésentés ceux qui ont des enfants ou ceux qui n'en n'ont pas, ou les gais, ou les personnes âgées, etc. On choisit toujours plus ou moins son quartier (même si parfois, comme l'explique Bourdieu, on choisit le nécessaire) et il y a une sorte d'autosélection de la population dans les quartiers.

La ségrégation des espaces différencie les gens en termes de revenu, bien sûr, mais aussi de profession, de type de ménage, de sexe et de groupe d'âge. Une prolifération de micro-appartenances, de micro-communautés qui sont autant d'espaces d'entraide, d'échanges et de solidarité, c'est mieux que pas de communauté du tout, dira-t-on; cela rend vivable, supportable, l'anonymat des grandes villes et contribue à en changer le visage en s'appropriant des bouts de territoires; cela rend supportable le poids des charges familiales. L'anonymat des grandes villes est, en fait, plus ou moins une vue de l'esprit; on échappe à certains regards, en particulier de ceux qui n'appartiennent pas à son propre réseau (ou type de réseau), mais dans des quartiers où les déplacements se font à pied et l'habitat est très dense, le regard de la communauté, avec tout ce qu'il peut avoir de convivial, de rassurant et de déplaisant, se fait bel et bien sentir. Mais si tout un chacun est bien dans sa bulle, cela ne crée par une communauté globale. Assiste-t-on à la marginalisation massive dans une société dont le centre se dissout³⁰, dont la norme s'effrite derrière la diversité des modes de vie? À l'époque où le "village planétaire" semble une réalité, doit-on conclure qu'il est tissé de "ghettos planétaires"?

On peut tout aussi bien faire l'éloge de la sociabilité qu'on remarque dans plusieurs milieux que s'interroger sur les points de rencontre entre groupes sociaux. Si l'appartenance suppose la frontière, et l'identité prend son sens grâce à l'altérité,

³⁰ B. Arcand, "La marge centrée", *Anthropologie et sociétés*, vol. 10, no 2, 1986, p. 139-143.

désormais il semble bien que les groupes sociaux puissent s'isoler, s'ignorer mutuellement (d'un espace à l'autre et même parfois sur le même espace). L'espace public disparaît³¹.

Le réseau: une communauté? S'agit-il d'une forme de bricolage de la survie, de braconnage, comme dirait de Certeau; est-ce simplement une somme de tactiques sans stratégies³²? Si la ville et le quartier sont un bon lieu d'observation des réseaux, on ne peut pas dire qu'en eux-mêmes ils constituent des réseaux. La ville est le lieu des réseaux, mais n'en est pas un elle-même, elle n'est pas un réseau de réseaux, mais leur juxtaposition. S'il est impossible d'analyser les réseaux sans parler en même temps de l'espace, le réseau ne peut cependant pas être réduit à l'espace. Le passage du quartier à la communauté, s'il s'accomplit facilement sur une carte géographique, est loin d'être évident en termes de relations sociales.

Au fond qu'est-ce que la communauté? Pas la transparence, pas l'harmonie! Le débat, l'échange. Actuellement, ces échanges semblent exister à l'intérieur des réseaux et non pas entre eux, et les conditions permettant la rencontre des réseaux, la fusion des communautés ne sont pas en place.

Andrée FORTIN
Département de sociologie
Université Laval

³¹ J.-J. Simard, "La culture ébréchée au poste de commande", *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, no 2, 1983, p. 131-138.

³² On a parlé ici des stratégies des familles et des individus; de Certeau, pour sa part, réserve ce terme aux pratiques conscientes et organisées, et parle de tactiques quand on agit sur le terrain de l'autre, quand on ruse et répond à des contraintes incontournables.